

Denis Guénoun

***SOULEVER LA POLITIQUE***  
***(Hypothèse – théâtre)***

***(v18b)***

2017



*À S.,  
pour tant de paroles  
tenues.*



## PRÉFACE

*L'écriture de la pièce qu'on peut lire ci-dessous résulte d'un processus, ou d'une sorte de « méthode » intuitive, qui la rend différente, sur certains points, de tout ce que j'ai pu produire pour la scène jusque là. Au moment où je rédige ces lignes<sup>1</sup>, j'ignore comment elle sera reçue. Mais il n'est sans doute pas inutile de retracer sommairement les événements qui ont marqué cette genèse, et induit cette singularité.*

*Au printemps 2017, Stanislas Roquette avait été invité à imaginer une soirée pour un ou plusieurs monuments gérés par le Centre des Monuments Nationaux. Il m'a proposé de m'associer à cette réflexion. Nous avons visité divers sites, puis notre choix s'est fixé sur le Panthéon à Paris. Cette occasion venait en effet à la rencontre d'un projet, datant de plusieurs années, rangé dans le rayon de tous ces travaux, spectacles ou autres, que l'on rêve sans leur donner de suite immédiate. En l'occurrence, l'idée qui refit surface était celle d'un travail autour des Oraisons de Malraux<sup>2</sup> : la visite, puis la rêverie autour du Panthéon avait ranimé en nous le désir de nous confronter à certains de ces textes. Et en particulier au plus célèbre d'entre eux : le discours pour l'entrée dans ce monument des cendres de Jean Moulin, pages que depuis longtemps j'avais rêvé de faire entendre, avec leur force propre de texte – et donc, pas seulement lié aux circonstances de leur première venue – dans une tout autre diction que celle, inoubliable, que nous retenons de l'auteur lors de la cérémonie de décembre 1964. Mais sans tarder, nous avons souhaité ne pas nous limiter à ce texte, ni à d'autres du même auteur. Puis, très vite aussi, il nous a semblé que, pour faire sonner des écrits à portée politique dans le Panthéon, il était nécessaire de mobiliser, non seulement la voix d'un jeune acteur français – disons : de bonne et ancienne souche française – mais aussi un autre timbre, et une autre résonance oratoire – ce pourquoi nous avons proposé à Alvie Bitemo, chanteuse et actrice venue du Congo (Brazzaville) de s'associer à l'entreprise. Du coup, nous avons constitué, après avoir imaginé bien d'autres choix, un corpus de six lectures : de Victor Hugo (la Lettre à Lord Palmerston sur l'exécution du brigand Tapner), de Jaurès (un extrait du discours aux élèves du lycée d'Albi sur la République) et aussi, bien sûr, du célèbre « Entre ici, Jean Moulin », mais comme entrefilées par trois fragments émanant d'une auteure ni*

---

<sup>1</sup> Octobre 2017.

<sup>2</sup> André Malraux, *Oraisons funèbres*, Gallimard, 1971.

*panthéonisée, ni même française, donnés à entendre grâce à une forte voix féminine africaine : un discours, un article et une lettre de Rosa Luxemburg.*

*Qu'est-ce qui avait permis de réunir cette coalition d'écrivains un peu disparates ? Une certaine idée de la hauteur, de l'élévation par, dans et de la politique. À l'opposé d'un présupposé si répandu aujourd'hui, selon lequel il serait naturel que la politique abaisse, ou s'abaisse, pour prétendre s'adresser à tous, ces écrivains très différents convergeaient dans la conviction que, pour parler au plus grand nombre, il fût nécessaire au contraire au discours politique de s'élever à une dignité, ou même à une noblesse de la pratique oratoire. C'est pourquoi, lorsque nous avons cherché un titre pour cette soirée, nous avons pensé, après quelques doutes, à la formule Soulever la politique, qui nous a immédiatement convenu, et dont nous n'avons pas tardé à constater qu'elle faisait mouche chez nombre de nos interlocuteurs<sup>3</sup>.*

*C'est dans ce contexte que s'est produite une de ces conjonctions inattendues qui font le cours de la vie. A l'occasion d'un colloque en préparation à Lausanne et Genève, autour de l'ensemble de mon travail<sup>4</sup>, la Comédie de Genève, alors dirigée par Hervé Loichemol, m'a invité à présenter une création dans ce théâtre. La date et les modalités de cette réalisation étaient cadrées avant même que le projet ne fût vraiment formé, et il fallut faire preuve d'invention. Nous avons décidé de proposer une production portant ce même titre, Soulever la politique, mais fondée sur l'écriture d'une pièce originale, dont la soirée de lectures au Panthéon devenait alors un « Prologue »<sup>5</sup>. Nous étions ainsi munis d'un titre, et d'une intention qu'il exprimait, pour lesquels il restait à définir un contenu – et à lancer une écriture. Ainsi s'est engagée la deuxième phase du processus, menant à la rédaction du texte et la conditionnant beaucoup, comme on va voir.*

*Il fallait, d'emblée, construire une distribution pour ce spectacle, afin de pouvoir réserver à temps la disponibilité des acteurs. Or, quels comédiens solliciter pour une pièce ainsi nommée, où seraient déjà présents, cela allait de soi pour nous, Stanislas Roquette lui-même, et Alvie*

<sup>3</sup> Cette lecture mise en espace dans la grande nef du Panthéon a eu lieu le 24 mars 2017.

<sup>4</sup> Colloque international appelé à se tenir aux universités de Lausanne et Genève et à la Comédie de Genève, du 2 au 4 novembre 2017, sous le titre « Hypothèses sur le théâtre, la politique, l'Europe et la philosophie », à l'initiative et sous la conduite des professeurs Marc Escola, Martin Rueff et Eric Eigenmann ainsi que de Hervé Loichemol, ancien directeur de la Comédie.

<sup>5</sup> A distinguer bien sûr du « prologue » interne à la pièce, et que l'on pourra lire plus bas.

*Bitemo ? Qui associer à une Congolaise et à un Français de filiations anciennes ? Tout de suite, s'est imposé à moi le désir de voir, à leurs côtés, un, puis deux acteurs ou actrices asiatiques. Non seulement pour la disparité des présences, mais surtout pour leur participation, profonde, à des cultures et histoires issues d'un Orient très lointain. Pourquoi cela ? Parce que je ne concevais de pensée de la politique à venir que comme planétaire, et que donc je voulais des provenances distantes, et des manières d'être différenciées. Et pourquoi deux ? Parce que les « auditions » que nous avons organisées, pour rencontrer des acteurs asiatiques, nous ont mis en présence d'une richesse incroyable de pays, de langues, de personnalités, d'histoires que nous avons du mal à restreindre à une seule personne. Plus profondément peut-être, nous avons voulu marquer aussi que ces histoires non-occidentales forment désormais la plus grande part de notre présent, au sein de laquelle l'Europe devient une donnée régionale parmi d'autres. On aurait pu, bien sûr, convoquer d'autres géographies ou cultures. Peut-être entendais-je sourdement résonner la vieille pensée grecque, née sur un bord de la Méditerranée orientale, selon laquelle le monde se formait selon trois directions : l'Asiatique (qui désignait à peine le rivage de la Palestine, et ses arrières supposés...), la Libyenne (qui pointait vers ce que nous appellerions plus tard l'Afrique), et enfin l'Européenne, la tard-venue. Il manquerait des indigènes d'Amérique, des aborigènes d'Australie, et tant d'autres : mais il ne s'agissait pas de présenter une liste, bien plutôt de témoigner d'une exigence, et d'une pensée. C'est ainsi que rejoignirent notre équipe Eunil Ko, actrice et mime coréenne, et Luangphinit Boun Sy, acteur français d'origine laotienne<sup>6</sup>.*

*L'équipe d'acteurs constituée, il s'est agi d'écrire. Et pour eux : ce qui fait, dans mon histoire, l'originalité du processus que j'évoquais au départ. Ce n'est sans doute pas la première fois que je compose ou rédige en pensant à un comédien ou une comédienne. Mais c'est certainement la première occasion où la présence, la personnalité et l'histoire des comédiens choisis avant l'écriture devaient influencer aussi profondément le contenu du texte. Car la séquence initiale de répétitions (avant donc que le texte fût disponible) a donné lieu à une série d'improvisations, impulsées ou dirigées pour la plupart par Stanislas Roquette, mais aussi, mais surtout, à de longues séances de parole, où, selon quelques protocoles bricolés par nous pour l'occasion, les uns et les autres ont relaté des événements, des faits, des contextes et des sites qui ont marqué leurs vies,*

---

<sup>6</sup> La distribution complète de la création est donnée ci-dessous, après le texte de la pièce.

*dans les pays où ils sont nés ou dans ceux qu'ils ont rejoints. Je prenais quelques notes, mais j'écoutais surtout, recevant une impression profonde de ces paysages évoqués, de ces périodes de guerres ou de paix, des traversées, des usages anciens maintenus ou bousculés. Puis nous nous sommes séparés pour l'été, et, sur la base d'un canevas narratif que j'avais agencé assez tôt, j'ai produit une première version du texte que l'on va lire.*

*Cette version initiale n'est pas présentée ici : on trouvera, dans notre numérotation, la dix-huitième de celles qui ont suivi. Car l'interaction entre la scène et l'écriture s'est prolongée après la reprise des répétitions. Entre temps j'avais proposé à Stanislas Roquette d'assumer pleinement la mise en scène de cette création. Encore immergé dans le bain de l'écriture, je sentais, de façon nette, que j'allais manquer de la distance, de l'écart nécessaires pour dégager un point de vue scénique autonome et productif. À peine pourrais-je déverser sur le plateau mes schémas d'écriture, ce qui ne suffit jamais pour construire une authentique proposition sur les planches. Je venais de voir, soit in vivo soit en captation vidéo, les dernières réalisations que Roquette avait dirigées, et j'étais convaincu de la force de son style scénique, qui en tout cas bénéficierait d'une liberté et d'une capacité d'invention dont je me trouverais, en cette circonstance, dépourvu. Nous avons donc adopté cette nouvelle forme de collaboration, et je lui ai soumis le premier état du texte<sup>7</sup>. Il a formulé ses remarques, parfois ses objections, ou ses désarrois. J'en ai tenu le plus grand compte – ce qui m'étonne encore, moi qui suis, en général, si jaloux de l'autonomie littéraire du texte – soit en modifiant telle orientation, tel moment, pour intégrer ce qui me semblait fondé dans ses réserves, soit, au contraire, en accentuant le parti-pris mis en cause, pour le rendre plus clair et, si possible, plus convaincant. Ce va-et-vient, qui a continué au long des répétitions, s'est enrichi des réactions et propositions des acteurs. En les voyant ou les entendant travailler, lors des répétitions où j'étais présent<sup>8</sup>, je reconnaissais ou découvrais des puissances du texte, mais y percevais aussi des faiblesses ou des erreurs. Là encore, l'influence sur les réécritures se faisait en sens double : parfois*

---

<sup>7</sup> Pour lequel il a bénéficié des lectures conjointes, très actives, d'Alexis Leprince, son collaborateur dramaturgique pour cette réalisation, dont la finesse de point de vue a beaucoup compté.

<sup>8</sup> Puisque je n'assistais pas à la totalité d'entre elles, loin de là, pour laisser vivre, de part et d'autre, cette distinction des sensibilités que nous avons voulu respecter entre la mise en scène et l'écriture.



*pour me rapprocher de ce que j'avais vu ou pressenti en scène, parfois pour marquer mieux l'écart, afin de donner aux acteurs la possibilité de le franchir avec plus d'énergie. Je ne sais pas ce que vaudra le résultat, mais je peux dire que cet échange a été pour moi la source d'un plaisir et d'une vivacité de travail inédits.*

*Je n'y ai pas vu s'atténuer l'autonomie de la position d'écrivain ni, me semble-t-il, la consistance propre du résultat en tant qu'objet à lire, et peut-être à re-mettre en scène si des personnes qui le découvrent viennent à le souhaiter. Par exemple, Stanislas Roquette, Alexis Leprince et les comédiens ont pratiqué, avec mon accord, des coupes importantes. Non seulement, comme pour nombre de mises en scène, afin d'abréger ou d'aiguiser tels moments, tels passages d'un moment à l'autre, mais aussi, dans un cas, pour supprimer un pan de la pièce qui semblait opposer trop de résistance – parce que maladroit, ou mal accordé avec le point de vue adopté. Ces coupes ne sont pas prises en compte dans la version présentée ci-après. Il m'a semblé préférable de laisser vivre une version intégrale de référence, dans laquelle une mise en scène à venir pourra aimer ces passages, ou choisir, si elle le souhaite – et si elle a la gentillesse de me les proposer... – d'autres suppressions mieux adaptées à son propos.*

*Reste l'essentiel, que je n'ai pas à défendre ici – mais sur quoi je ne m'interdis pas de revenir ailleurs – : le choix d'un rapport entre la scène et la parole politique qui s'écarte, parfois sans ménagement, de nos habitudes. Je n'ignore pas la surprise que ce choix, dans certaines parties du texte plus que d'autres, pourra provoquer. Je serais heureux d'en débattre avec ceux ou celles qui le souhaiteront.*

*Telle est l'histoire qui a donné naissance aux pages ici publiées. J'espère que lecteurs et lectrices pourront trouver du sens à voir se continuer le chemin d'écriture pour la scène commencé depuis si longtemps, et dont de nombreuses étapes sont maintenant offertes à la lecture dans cette nouvelle édition électronique<sup>9</sup>.*

---

<sup>9</sup> Je rappelle le principe de l'édition sur ce site : pour les œuvres théâtrales comme pour les autres, j'y mets à disposition (en accès libre) des écrits qui sont, ou bien inédits – c'est le cas de celui-ci – ou bien épuisés chez leurs premiers éditeurs. Lorsque les livres sont encore disponibles en librairie (même s'ils sont difficiles d'accès, mais cela dépend alors de la bonne volonté des libraires), je ne me sens pas autorisé à les publier dans ce cadre. Quoique je voie, de plus en plus souvent, des éditions-pirates circuler sur internet pour des ouvrages encore accessibles dans leur version papier. Cette entreprise éditoriale se poursuit : il reste de multiples inédits ou livres aux tirages épuisés à remettre ainsi en circulation. Je m'y emploie, dans la mesure de mon temps et de mes forces.



## RÔLES

TACK, *de Vientiane*

SUN HEE, *de Gwangju*

BAZOLO, *de Brazzaville*

JOSEPH, *de l'Aveyron*

\*



## PROLOGUE

### [LES ACTEURS ET ACTRICES

– Au départ, nous ne voulions pas faire un spectacle intitulé *Soulever la politique*.

– Notre but n'était pas de faire un spectacle qui porterait pour titre : *Soulever la politique*.

– Notre but était de soulever la politique.

– Enfin, pour certains d'entre nous, ceux qui ont pris l'initiative, au départ.

– Ils ne voulaient plus de spectacle. Ils récusaient le spectacle.

– Ils voulaient, nous voulions, soulever la politique.

– Pas toute la politique, à nous seuls, les quatre. Pas l'ensemble de la politique, partout.

– Mais un petit peu de politique, un bout de politique.

– La soulever.

– (Pour tout dire, la politique, ciel bas et lourd, pesait sur nous comme un couvercle. Sur nos têtes, nos âmes. Et sur nos corps aussi. C'était long, trop long, trop ancien. Nous nous souvenions d'avoir entendu dire que pour nombre de nos pères, de nos mères, la politique avait été un rêve de légèreté, d'allègement. Que politiquer, c'était pratiquer la vie de façon plus enlevée, moins grave. Pas seulement par son but, aérer la vie, la

rendre plus vive, mais dans sa pratique même, faire de la politique pour vivre, soulever la vie.)

– Or, dans nos existences, sans aucun doute, la politique se présentait autrement.

– Alors, soulever la politique, comment cela pouvait-il se faire ? Puisque nous sommes gens de théâtre, s’agissait-il de monter sur scène, de s’adresser au public, et de lui dire : allez, citoyens,

– et citoyennes

– soulevez la politique ?

*Temps.*

– Allez-y. Soulevez.

– Ici, ou dehors.

– Sortez, soulevons.

*Temps.*

– Non, cela ne pouvait pas être ainsi.

– C’est intéressant, remarque.

– Mais ce n’est pas du théâtre. Il est ici question de théâtre.

– Et nous devons chercher une autre voie.

\*

– Au théâtre, l’action naît d’une fiction.

– Pas toujours.

– Souvent. Le plus souvent. La situation où chacun se trouve, ou est invité à se retrouver, est fictive. Proposée. Comme une hypothèse.

– Avec des personnages, qui peuvent être de fiction.

– Pas toujours.

– Il<sup>†††</sup> le sait : il<sup>\*</sup> a dit, *peuvent être*.

– Par exemple, on conte la fable de gens qui, dans un contexte plus ou moins inventé, tentent de soulever la politique.

– C’est ce que nous allons faire.

– Donc, un spectacle ?

– Si tu y tiens. Une histoire.

\*

– Tout aurait lieu dans une contrée imaginaire. Que nous laissons concevoir. Ce jour-là,

– (je précise que les acteurs, pour la plupart, ont eux-mêmes choisi les noms de leurs rôles)

– (et ont, aussi, alimenté la fable)

– (il s’agit donc d’une situation inventée,)

– allons-y : dans cette contrée, ce jour-là...

---

<sup>†††</sup> Ou elle.

- (soir ou matin ?)
- (à préciser,)
- dans un paysage mouvant
- un monde instable
- ce jour-là, il se produit que ...]

\*



## I. CE QUI A ÉTÉ PERDU.

### I, 1. TEMPÊTE

*En mer. Mauvais temps. Une barque. Tack, sur la barque, Sun Hee dans l'eau.*

SUN HEE, *parle en coréen*

*Je ne veux pas mourir dans cette mer. Je veux monter sur cette barque. Je veux m'accrocher à ce bois. J'attrape. Je tire.*

TACK, *en laotien*

*Arrête de tirer sur ce bord ! Tu vas renverser la barque ! On sera bien, tous les deux, dans l'embarcation chavirée ! Comment veux-tu que je te sorte de là ! Laisse-moi faire !*

SUN HEE

*Ne me touche pas ! Don't touch me !*

TACK

*Don't touch me ? Elle est folle ! Mais arrête ! Ne me frappe pas ! Elle va nous faire couler ! D'accord, je lâche !*

SUN HEE

*Help ! Help !*

TACK

*Ah bon ?*

SUN HEE

*Au secours !*

TACK

*Ok ! Laisse-moi faire.*

SUN HEE, *elle le frappe*  
Ne me touche pas !

TACK  
Elle est folle ! Arrête de me frapper ! *Elle est folle !*

SUN HEE  
*Don't touch me ! I do it alone.*

TACK  
Rien du tout ! Tu vas nous faire couler ! Calamité ! Arrête  
de tirer sur ce bord !

*Ils s'empoignent. Exclamations, jurons. Tack finit  
par charger Sun Hee sur l'embarcation. A peine  
montée, elle s'écarte violemment de lui.*

SUN HEE  
Ne me touche pas !

TACK  
Bien sûr. J'ai que ça en tête.  
*Rageur, il empoigne les rames.*

\*

SUN HEE  
Où on peut aller ? Partout, la mer. *J'aurais préféré mourir.*

TACK  
Parle français, ça vaudra mieux. Je capte rien à ton japonais.

SUN HEE  
C'est pas du japonais !

TACK  
Je sais bien !  
Regarde derrière.

SUN HEE  
*Oh !*

*Derrière elle, une bande de terre, bordée d'arbres.*

C'est une île ?

TACK

J'ignore. (*Montrant la barque :*) Je suis arrivé là-dessus.

SUN HEE

Ah.

Tu étais sur la mer. Au moment où ... (*La phrase reste en plan.*)

TACK

Laisse tomber.

SUN HEE, *pensive*

Moi aussi.

TACK

Il y en a d'autres ? Pas loin ?

SUN HEE

J'ai plein d'amis, au fond de l'eau.

*Tack rame. Ils se taisent.*

D'autres Chinois ?

TACK, *outré*

Je suis pas chinois !

*Elle rit, comme quelqu'un qui vient de faire une farce.*

*Ils accostent.*

SUN HEE

Tu as trouvé à manger ?

*[Interruption.]*

L'ACTEUR, L'ACTRICE

– Ah, non, ça, excuse-moi, je propose qu'on évite.

– Quoi ?

– Trouver à manger, trouver à boire.

– Tu crois ?

– Oui, s'il y a une source, pas loin, les racines, qu'on fait cuire. Alors il faut du feu. Comment fait-on du feu ? La robinsonnade, je suggère qu'on l'écarte.

– Comment ils font, alors ?

– Dans certaines œuvres théâtrales, pourtant respectées par tous, des gens vivent des éternités sans s'occuper de nourriture. Ou bien ils sortent des bananes de leur poche. Tu comprends, cette sorte de vraisemblance n'est pas le but ! Il faut foncer vers la question.

– Ok. Quelle est la question ? ]

*On reprend, avant l'interruption.*

TACK, *outré*

Je suis pas chinois !

*Elle rit, comme quelqu'un qui vient de faire une farce.*

*Ils accostent.*

SUN HEE

Il reste d'autres gens ?

TACK

Tu veux dire : ici ?

SUN HEE

Ou ailleurs. Quelque part.

Tu sais s'il reste des gens ? Depuis... (*Suspens.*)

TACK

Aucune idée.

SUN HEE

Ce serait étrange. Seulement nous deux.

TACK

C'est possible. Tout a été tellement ...

SUN HEE

Chose étrange.

Pourquoi nous ? Seulement nous ? Nous deux ?

Et pourquoi seulement des –

comme nous, tu vois, comme nous deux,  
pas des autres ?

TACK

Ça peut se comprendre. On était plus nombreux.

La disproportion devenait considérable.

Sur le plan numérique.

SUN HEE

Il y a aussi la nourriture.

On mange beaucoup plus épicé, ça conserve.

TACK

Et puis la taille. On est plus petits. En général.

SUN HEE

Ce n'est pas tout à fait mon cas, comme femme je ne suis  
pas trop petite.

TACK

Dans l'ensemble, on est plus petits.

Ça protège. Ça permet de passer, plus facilement.

SUN HEE

Tu imagines, tout recommencer  
seulement nous deux

TACK

Comme Adam et Ève ?

SUN HEE

Ne me touche pas !  
Tout reconstruire,  
avec nos idées, nos forces !

TACK

On n'y arrivera pas seulement avec les idées.

SUN HEE

Tu ne vois que le corps.  
Je comprends. Tu es resté seul.  
Longtemps ? C'était difficile ?

TACK

Très longtemps. Très difficile.

SUN HEE

Je te comprends. Je vais être franche.  
Pour le corps, je ne sais pas.  
On parle depuis cinq minutes !  
De manière générale, je suis méfiante.  
Mais l'idée d'un monde avec nous, seulement nous,  
me stimule  
et m'excite.  
Sur toute la terre,  
qu'on puisse tout refaire  
sans les différences,  
ce qui sépare, la distance,  
la longueur du nez

TACK

Reste la langue.

SUN HEE

C'est vrai. Je ne comprends rien à ton chinois.

TACK

C'est pas du chinois !

SUN HEE

Et, si toute la planète parle français  
je n'aime pas trop

TACK

Je peux apprendre. Je suis doué.

SUN HEE

Je peux faire des efforts.  
Et tout le monde va naître  
d'une seule origine.  
La Paix, n'est-ce pas ?

TACK

Avec Adam et Ève, ça n'a pas bien réussi.

SUN HEE

Parce qu'Adam et Ève, c'est un mythe. Pas nous.

TACK

Comment tu le sais ?

SUN HEE

Ils étaient au début.  
Nous, c'est après.

TACK

Ok. J'approuve.  
Pour le corps, on réserve la question. Mais sans l'exclure.  
Ensuite, on commence à tout reconsidérer,  
tout remettre en route  
entre nous, seuls,  
sans personne qui nous impose sa différence,  
Unifiés ! Homogènes !  
C'est exaltant !

*Apparaît, au fond de la scène, entre les arbres, le  
visage de Bazolo.*

\*

**I, 2. CE QUI A ÉTÉ PERDU.**

SUN HEE

Quelqu'un nous regarde.

TACK

Bonjour, Madame.

BAZOLO

N'approchez pas !

Restez là-bas, restez à distance.

D'où venez-vous ? Qu'est-ce que vous cherchez ?

SUN HEE

Nous sommes tombés ici, rejetés par la mer, et puis voilà !

Pas besoin de vous énerver !

TACK

Encore de la méfiance ! Si on ne s'écoute pas un peu, ça va être difficile.

Nous voulons seulement parler.

BAZOLO

Restez où vous êtes ! J'ai un fusil,

parfaitement, là-dessous, caché sous les feuilles

Si vous avancez, je tire.

SUN HEE

Oh, ça suffit, les fusils, et le reste. Vous ne trouvez pas que ça suffit, avec les fusils ?

BAZOLO

Vous étiez en mer ? Au moment du... ?

*Suspens.*

TACK

Je venais de mon pays, j'essayais de fuir.



BAZOLO

Par la mer ?

TACK

D'abord par le fleuve. La mer ensuite.

SUN HEE

Moi, je fuyais aussi.

BAZOLO

Vers où ?

SUN HEE

La Chine, je n'avais jamais vu la Chine.

C'est très important. On ne comprend rien au monde sans la Chine.

– on ne comprenait rien.

J'étais sur le bateau.

TACK

Et vous ? Plutôt de la région ?

BAZOLO

Tu as vu ma tête ?

Moi, d'ici ? Par l'honneur des ancêtres, quelle malédiction !

Pas un lézard, pas un pied de manioc !

Je suis arrivée à pied.

J'ai remarqué des traces dans les pierres. Anciennes.

Je me suis dit : ces traces font une sorte de chemin, alors elles remontent, jusqu'à une source.

J'ai suivi la ligne, j'ai trouvé.

SUN HEE

Une source de quoi ?

BAZOLO

Je ne te le dirai pas ! Tu crois que je n'ai pas vu ton manège ?

Une source, c'est tout. Il y a toutes sortes de sources. C'en est une.

TACK

Madame, vous étiez ici avant, ou vous êtes arrivée depuis ?

BAZOLO

Depuis tout ça ?

Après. Je suis venue après.

TACK

Seule ?

BAZOLO

Il n'y avait plus personne.

Jusqu'à vous.

Reculez. Encore. J'ai l'expérience, moi.

Je connais la distance.

TACK

Ça sert à quoi, d'être aussi hermétiques ?

Nous avons tout perdu. Qu'est-ce qui reste à protéger ?

SUN HEE

Vous aussi, j'en suis sûr. Vous n'êtes pas riche.

Une source, un fusil ! Et alors ? Avec ça ?

TACK

Vous êtes éplorée, comme nous.

Votre famille. Tous vos enfants.

Les frères, aussi. Vous aviez des frères ?

*Bazolo met sa tête dans ses mains. Tack et Sun Hee s'approchent, s'assoient près d'elle. On dirait qu'ils vont la consoler.*

\*

BAZOLO

Qu'est-ce que vous avez perdu ?

TACK

J'ai perdu la place où je jouais, enfant.

Elle est grande, tout un côté donne sur le fleuve.

C'est un grand fleuve, et  
plus qu'un fleuve.

BAZOLO

Un dieu ?

TACK

Une puissance, un principe. Il irrigue le pays.

On devrait penser que ce sont les sources du pays qui  
nourrissent le fleuve.

En vérité, c'est le fleuve lui-même qui par ses bras remonte  
vers tout le pays et lui donne sa force, en la prenant.

Il est le flux qui coule, la vie qui roule et descend  
par moments très puissant, par endroits restreint et divisé.

Sur la grande place au bord de la rive règne un calme, une  
respiration lente.

Vers l'autre berge des arbres se serrent, élevés et solitaires,  
ou en taillis. De ce côté aussi, quelques uns.

Nous, les enfants, venions jouer au ping-pong, dans une  
chaleur épaisse et un calme absolu. Des paysans  
passent, avec leurs bœufs qu'ils mènent boire sur la  
rive.

Sur un bord il y a un autel, pour des cultes, distraits. Les  
rues vers la place forment des rivières sèches. Des  
convois d'insouciance, de lenteur.

Des vietnamiens tiennent des stands, pepsi, fanta.

Des touristes viennent admirer le coucher du soleil, réputé  
incomparable.

Tu ne peux pas savoir comme c'est tranquille.

Au cœur de la place il arrive, de temps en temps,  
que des Chinois viennent planter un cirque.

Nous, les enfants, on les voyait s'installer.

Le cirque chinois, certains mois, sur la place, au bord du  
fleuve,

les bœufs qui passent, les arbres  
 les limonades  
 les raquettes, les balles,  
 tout ça.

BAZOLO

J'entends du bruit dans cet arbre.  
 Vous aussi, Madame, vous avez tout perdu ?

SUN HEE

J'ai perdu l'envie de vivre.

BAZOLO

Ah non, ça, Madame, il ne faut pas. Vous ne devez pas le  
 dire.  
 La vie, c'est la boxe. Jamais tomber.  
 Qu'est-ce qui n'allait pas ? La maison ? Dehors ?

SUN HEE

Oh, la maison, c'était très bien. Heureuse.  
 La joie, sans cesse, père et mère, très gentils, beaucoup  
 d'amour.  
 La maison était un cadre pour le bonheur.  
 (Cependant, grand-mère m'a dit, on se couchait sous les  
 matelas, parce que les balles traversaient la chambre,  
 entre les vitres.  
 En quatre-vingt. Je n'étais pas encore là.)  
 J'aime la maison.  
 C'est dehors.  
 Tout est dur. Dans les rues, j'ai peur.  
 Mon professeur de danse, je l'aime. Il m'a aidée, parce que  
 j'avais les jambes trop grosses,  
 il m'a donné confiance.  
 Et puis, il m'a fait du mal. Beaucoup de mal.  
 J'ai fui. Je n'osais pas rentrer, j'avais peur de revoir père et  
 mère.

Je suis allée à la grande ville. Très grande. J'ai travaillé, partout, les restaurants. Au début, on ne payait pas. Je travaillais pour manger, seulement.

Ils disaient, on te donne à manger, tu dois être contente.

J'aime toujours manger, beaucoup, alors je mangeais, beaucoup.

Mais je n'avais pas de sous, pour m'habiller, peut-être rencontrer des gens.

J'ai eu marre. Je suis retournée à la maison, revoir la famille, mes sœurs, j'ai quatre sœurs.

Plus rien. À la place de la maison, rien. Grands immeubles. Tout détruit. Je ne savais plus où ils étaient.

J'ai fait une grande fuite. Au bord de la mer. Tout le monde fuyait. Il y avait des foules, on n'arrivait pas à monter sur les bateaux.

Des hommes avec des grands bâtons tapaient, pour empêcher de monter,

et tout le monde montait, ils recevaient les coups, ils avaient du sang, les enfants, les bébés, mais les femmes montaient, tous

J'ai monté sur le bateau, on est parti sur la mer, j'ai eu peur que le bateau coule, il y avait tellement de gens

Et à ce moment, au milieu de l'eau

*Suspens.*

BAZOLO

Vous n'entendez pas le bruit, dans l'arbre, au dessus de nous ?

Il doit y avoir un animal.

TACK

Des oiseaux.

BAZOLO

Je ne crois pas.

TACK

Vous, Madame, qu'avez-vous perdu ?

BAZOLO

Ils ont détruit le Mbongui.

Les Ninja sont venus, ils ont détruit.

SUN HEE

Qu'est-ce que c'est ?

BAZOLO

Le Mbongui se trouve au centre du village.

Il se présente comme une maison, mais avec seulement deux murs, l'un face à l'autre.

De cette façon, les extrémités sont ouvertes.

Au-dessus un toit réunit les deux murs, fait de paille.

Au pied de chaque mur, on s'assoit.

Quand surgit un problème dans le village, on se rend dans le Mbongui, tous s'assoient, et on résout le problème.

Au centre du Mbongui, un feu. Il ne s'éteint jamais. Toujours quelqu'un du village va au Mbongui raviver le feu.

Sur le feu, de la nourriture. Chacun en apporte, elle doit cuire, être prête.

Chacun du village, de temps en temps, porte de la nourriture au Mbongui, pour que toujours elle cuise sur le feu, le jour, la nuit, prête à manger.

Pour ceux qui n'ont rien. Les orphelins du village. Ou les autres, d'ailleurs, qui passent, qui sont en route et n'ont rien à manger. S'ils traversent le village, ils doivent trouver ce qu'il faut, dans le Mbongui.

Parfois des misérables rôdent, pas loin.

Parfois des pèlerins, des routiers.

Ils s'assoient, ils mangent, ils repartent.

On se réunit dans le Mbongui, quand monte un problème au village.

On se réunit, on parle. Et on résout le problème.

Maintenant le Mbongui est détruit.

Les Ninja sont venus, il n'y a plus rien.

TACK

Si un feu est allumé, au centre, et le toit en paille, le toit ne brûle pas ?

BAZOLO

Ah non, jamais.

TACK

Parfois, quand le feu monte, s'il y a du vent ?

BAZOLO

Jamais. Jamais le Mbongui n'a pris feu.

Personne n'a jamais entendu au village

que le Mbongui a pris feu.

TACK

Mais le feu est au-dessous de la paille ?

BAZOLO

Ce n'est pas comme ça, le toit ne prend pas feu, ça n'existe pas.

\*

SUN HEE

Madame, vous ne voulez pas rester avec nous, pour tout refaire ensemble ?

BAZOLO

Tout ?

TACK

L'essentiel, l'important. Reprendre à la base.  
On est là, il faut qu'on recommence. Non ?  
On ne va pas se laisser mourir.

BAZOLO

Ah non, pas du tout.

TACK

Puisqu'on reste, au moins nous trois.  
Il faut bien une suite,  
penser, fabriquer

SUN HEE

On ne pourrait pas se réunir ?

BAZOLO, *méfiant*

Vous voulez la source. Vous avez besoin de ma source.

SUN HEE

Pas du tout ! Enfin, peut-être,  
mais ce n'est pas cela.  
Nous voulons : vous. On aimerait refaire avec vous.

BAZOLO

Et pourquoi ?

SUN HEE

On est mieux à trois. J'étais très malheureuse.  
Déjà, rencontrer Monsieur, je sens plus gaillarde.

TACK

Bon !

SUN HEE

Et puis, vous et nous, ce serait  
tonique ! Non ?  
On n'est pas pareils. On a des idées différentes.  
Imaginez. On fait un habitacle, rassemblé,  
plein d'avenir, de promesses,  
seulement vous et nous,



sans personne pour nous contrôler, nous interdire,  
sans les armées, les Gouverneurs

BAZOLO

Vous voulez dire : – sans aucun Blanc !

SUN HEE

C'est pas magnifique ?

*Ils rient, de bon cœur.*

BAZOLO, *toujours riant,*

Il y a un animal dans cet arbre.

*Joseph tombe de l'arbre, verticalement, au milieu  
d'eux.*

JOSEPH, *objectif*

La branche a cassé.

\*

### **I, 3. AVEC JOSEPH**

JOSEPH

J'ai perdu  
la confiance.

TACK

En quoi ?

JOSEPH

En cette certitude  
qu'un principe organisait le monde et lui servait  
d'architecture.

Une règle, une arche  
pas seulement physique  
mais morale.

Une structure logique, bien sûr, il en faut, compréhensible,  
avec des principes et des lois

mais une justice surtout, la justice, pour faire tenir la charpente.

J'ai perdu la confiance dans la justice qui porte le monde, le définit et le soutient.

SUN HEE

Lui, il est  
– à fond.

JOSEPH

Enfant, dans la maison des vacances,  
au bout d'une campagne malgré tout assez sauvage où nous  
passions des semaines infinies, sans aucune borne,

TACK

c'était où ?

JOSEPH

dans l'Aveyron,  
j'ai construit une baraque, dans les arbres.  
Au début je la voyais sous les arbres, évidemment  
mais l'idée d'une habitation élevée, au milieu des airs et de  
la frondaison fraîche et hospitalière  
m'a emporté. Et puis c'était difficile !

BAZOLO

c'est loin ?

JOSEPH

assez.  
J'avais appris que des mystiques  
construisaient leur maison en hauteur, dans les airs, sur des  
piliers ou dans les branches  
pour manifester que le principe est  
ascendant.  
Enfant j'étais mystique. Mes parents étaient religieux  
je m'opposais à eux,  
je couvais, brûlais de révolte  
parce qu'ils ne l'étaient pas assez.

Donc, j'avais fabriqué ma cabane que tenaient les  
branchages mêlés d'un grand alisier, d'un frêne  
bordant le champ tous deux derrière la maison.  
J'aimais ardemment la cabane. J'y vivais de longs séjours  
solitaires, apportant finitions et aménagements,  
j'y accueillais mes amis, les enfants, les cousins,  
parfois quelques adultes choisis ou par hasard.  
J'avais suspendu des photos, des jouets,  
arrangé des sièges sous des tissus couvrant les branches  
j'apportais des goûters

TACK

tu donnes envie

JOSEPH

ce n'était pas seulement un abri, tu comprends  
mais une maison juste. La justice y avait établi son règne,  
pour moi bien sûr, contre brimades et contraintes,  
mais aussi pour les autres, qui passaient le seuil, montant à  
l'autre fraîche où la justice était reine,  
et ce que définissaient les parois alors, boutées de planches  
et de quelques fils,  
c'était au sein de ce périmètre le monde bienveillant,  
souriant, dépourvu de maléfices  
où chacun avait sa place  
pour que lorsque nous étions là, les cousins, unis dans nos  
cérémonies ombrageuses  
nous puissions percevoir que rien, absolument rien ne  
saurait nous détruire  
nous abaisser, nous descendre  
nous séparer.

TACK

On dirait que tu pleures.

JOSEPH

Pas du tout.

Maintenant, tout a viré,  
l'orage nous a mis à bas, la catastrophe,

SUN HEE  
ne lui donne pas de nom !

JOSEPH  
c'est juste un constat

BAZOLO  
ne pas désigner, ne pas héberger dans la parole

JOSEPH, *révolté*  
ce n'est pas une idée, juste un mot  
parce que c'est arrivé  
à moi, à vous, à elle,  
peut-être à tous ?

SUN HEE  
c'est déjà trop, il ne faut pas le dire

JOSEPH  
peut-être – mais maintenant, après,  
sous le spectre de ma cabane détruite, et le reste  
et vous aussi, vos vies (j'ai entendu),

BAZOLO  
malotru, espion des branches

JOSEPH  
je m'avance vers la mer, venez avec moi, je vous en prie

*ils s'avancent, avec lui*

et je crie au devant de l'espace  
à l'immensité marine qui nous brave  
de son calme apparent, ses fureurs retombées en berne,  
pour nous qui sommes là, épouvantés,  
et les autres, perdus,  
et ceux qui viendront,  
enfants, nouveaux-nés, adolescents malingres,

je crie aux vagues Justice ! Justice !  
à tous, les uns et les autres  
rémission, pardon, rachat  
mais plus encore,  
fontaine d'égalité, de vertu, d'insoumission

TACK

tu appelles ?  
devant l'immensité vide ?  
et tu exiges une réponse ?

JOSEPH

s'il faut continuer, tenir une vie, une route  
qu'au moins elle ne soit pas défaite, haineuse, tueuse,  
et que nous refassions la structure de tout  
selon un sceau de justice ! un emportement, une paix  
furibonde !  
une équité !

BAZOLO

La nuit tombe. Je crois qu'il commence à pleuvoir.

\*



## II. MAUVAIS RÊVE

### II, 1. NUIT

*Une lumière nocturne tombe peu à peu sur la scène. Pluie légère.*

[LES ACTEURS ET ACTRICES

- S’il pleut, ils se protègent.
- On installe une bâche, sur des bâtons. Ils se groupent dessous.
- Et : – où vont-ils trouver une bâche ?
- (*agacé\**) N’importe où ! – En coulisse.
- (*grincheuse\*\**) Facile.
- Rien ne dit qu’ils sont au désert. Peut-être, plein de choses traînent, dans cet endroit. Ce n’est pas la création du monde.
- On installe une toile. On l’installera. On la signifie. Ils se rassemblent dessous, ils se couchent.
- Ils se décident à dormir.

*Action. Ils décrivent, en faisant.*

*Un dialogue :*

---

\* Ou : agacée.

\*\* Ou : grincheux.

– Tu te lèves ?

– Elle ne peut pas dormir. Au milieu de ces gens. Elle ne les connaît pas. Quelque chose la gêne.

– Elle a peur ?

– Peut-être. Couchée, elle se sent vulnérable. Elle aspire à un peu de distance.

– Elle ne craint pas la solitude, les animaux ?

– Elle ! Les animaux...

– Elle s'écarte. Elle choisit un coin, se l'aménage. Elle s'arrange un lit, comme chez elle. Tu fais ton lit au Congo ?

– Comment tu te figures ma vie, au Congo ?

– Les autres ouvrent les yeux, la voient faire – ils l'imitent. Ils s'observent avec méfiance.

– Ils s'écartent. Ils lâchent le centre, occupent les coins.

– Chacun dispose son lit, comme une chambre, à sa façon.

*Ils le font.*

– On approche de la scène suivante.

– Est-ce qu'ils s'endorment ?

– Oui. On a dit qu'ils rêvent.

– Il était question d'un rêve éveillé.



– Quelle différence ? Sur scène ?

– Maintenant ils dorment.

– Mais si l'action repart, comment montrer qu'ils dorment ?  
Que c'est un rêve ?

– Ou une sorte de rêve ?

*Un autre, qui semblait dormir :*

– On peut mettre de la musique.

– Oui !

– Pourquoi c'est toujours toi qui décides ?

– Je ne décide pas. Je dis : on peut.

– Musique. Tu t'en occupes ?

– Musique !

*Ils dorment. Ou pas. Tous.]*

## **II, 2. MAUVAIS RÊVE.**

*Ils dorment.*

*Sun Hee se lève, et s'approche du coin où Tack a  
installé sa niche.*

TACK, *en lao*

*Quelque chose t'inquiète ?*

*Lorsque les répliques supposent des langues lointaines – lao, coréen, lingala – l'hypothèse est : c'est le jeu qui donne à voir, ou à entendre, dans l'élément pur du théâtre.*

SUN HEE, *en coréen*

*A moins que, comme pour celle-ci, le sens soit traduit, ou résumé, un peu plus bas.*

*Toute ma vie m'inquiète.*

*Toute mon histoire, mon tourment.*

TACK

*La période est difficile.*

SUN HEE

*La vie a été dure. Très dure.*

*Elle m'habite, me revient par en-dedans.*

*Comme un mauvais repas.*

*Je ne peux pas éviter d'y repenser, de la sentir depuis le ventre, qui progresse jusqu'à la tête.*

*Bazolo s'est réveillée. Elle a observé le rapprochement de Sun Hee avec Tack. Elle se glisse, dans un coulé animal, jusqu'à Joseph.*

BAZOLO

*Ils se parlent.*

*Que crois-tu qu'ils font ?*

*Qu'ils préparent ?*

*Un vol ? Une agression ?*

*Pourquoi ils parlent à voix si basse ?*

JOSEPH

*Pour ne pas nous réveiller ?*

*Tu entends ce qu'ils disent ?*

BAZOLO

*Elle se sent mal.*

*Elle est triste, nerveuse.*

JOSEPH

Elle a peur ?

BAZOLO

Elle parle de son passé.

Elle dit que ça remonte, dans son ventre, comme un malaise.

JOSEPH

On en est tous là.

BAZOLO

Ton passé, un malaise ?

JOSEPH

Maintenant, oui.

BAZOLO

Alors ce n'est pas le passé. Le présent.

SUN HEE

*Mon père ne voulait pas de fille*

*Il n'avait engendré que des filles. Chaque nouvelle fille lui provoquait une exaspération, plus forte.*

BAZOLO

Elle dit que son père ne voulait pas de fille.

SUN HEE

*Est-ce qu'il a voulu me tuer ? Quand je suis née ?*

*Par cette colère de ne jamais voir naître un garçon ?*

BAZOLO

Elle se demande si son père a voulu la tuer, à la naissance.

Fou de rage de voir sortir encore une fille, toujours pas de garçon.

SUN HEE

La chienne m'a sauvée,

elle prend le paquet de linge, j'étais enroulée,

l'attrape avec ses dents,

et me met à l'abri au lieu de noyée dans le fleuve.

Ma grand-mère raconte. J'ai grandi sous ma grand-mère.

*La stupeur croît sur le visage de Bazolo.*

BAZOLO

Elle affabule. Elle dérive.

JOSEPH

Raconte.

BAZOLO

N'importe quoi. Qu'elle a été recueillie par le chien, puis par la grand-mère !

JOSEPH

Ce n'est pas possible ?

BAZOLO

C'est un roman ! Je l'ai lu ! Elle l'a piqué dans un roman !

JOSEPH

Elle confond. Les têtes sont chavirées, les registres se croisent.

BAZOLO

Tu parles. Elle veut l'apitoyer. Faire une alliance.

JOSEPH

Pourquoi une alliance ?

BAZOLO

Contre nous ! Elle cherche à le souder, pour qu'il appuie ses manœuvres ! Contre nous !

JOSEPH

Tu n'exagères pas ?

BAZOLO

Il est naïf ! Tu ne vois pas ? Un gamin.

JOSEPH

En vérité, pas si jeune.

BAZOLO

Dans son âme ! C'est une âme de gamin !

*Pendant cet échange, la conversation entre Sun Hee et Tack continue, dans leurs langues. Sun Hee peut raconter à Tack la suite du roman, qu'il hache de brèves demandes d'éclaircissements.*

JOSEPH

Mais. Comment ils se comprennent ?  
Ils ne parlent pas la même langue...  
Au début, ils ne se comprenaient pas.

BAZOLO

– tu les entendais, sur ta branche... –

JOSEPH

– comme toi, derrière tes arbres –  
Maintenant, ils se comprennent ?

BAZOLO

C'est le rêve. En rêve, ils comprennent.

JOSEPH

Ils sont dans le même rêve ? Ils font un seul rêve ?

*Interruption.*

[L'ACTRICE ET L'ACTEUR

– Non, ça, je m'excuse, c'est métathéâtral. Du commentaire.  
Ça sort du cadre.

– Et tes explications, c'est pas métathéâtral ?

– Non, ce n'est pas métathéâtral. Ça fait partie de l'intrigue.]

SUN HEE, *en français*

Nous, femmes de mon pays, nous avons une force, interne, qui nous rend capables de tout.

Dans l'abdomen, mais surtout dans les cuisses, fortes  
 et dans le cœur, la tête.  
 Nous savons travailler, marcher, nettoyer  
 lire, cuire,  
 lessiver, concevoir, imaginer, couper la viande  
 entendre, écouter,  
 parler, raconter, couper le bois, filmer, changer les images  
 et marcher surtout, marcher longtemps,  
 parce que nous avons de fortes cuisses et que nous pouvons  
     avancer jusqu'à la fin des siècles  
 mais sur notre route,  
 arrivent ceux qui veulent nous abattre, nous fixer  
 nous voler, nous prendre  
 nous acheter, nous vendre,  
 avec des femmes aussi, qui les aident  
 qui les aident à nous molester  
 à nous forcer.  
 Bien avant la catastrophe  
 ce n'était pas la catastrophe  
 l'autre catastrophe avant la catastrophe  
 et la catastrophe était déjà dedans

TACK

Comme c'est surprenant, cette vie dont tu parles  
 je ne sais pas si c'est la différence  
 de ton pays avec mon pays  
 cela m'étonnerait pourtant  
 dans mon pays on connaissait beaucoup de haines  
 des gens tuaient d'autres gens  
 ou les forçaient  
 pour prendre leur argent, leurs choses  
 Pourtant ce n'était pas ainsi.  
 Mon père respectait ma mère.  
 Il se mettait en colère parfois  
 – mais elle aussi, il fallait l'entendre !

Pourtant, vois-tu  
 je n'avais pas peur.  
 Là-bas, enfant, je n'avais pas peur.  
 Bien sûr, les peurs d'enfant  
 mais pas cette peur qui s'accroche au fond et ne lâche plus,  
     te mâche, te cisaille  
 Je pense que ce sont les animaux.  
 On n'avait pas peur des animaux.  
 On sentait de la méfiance, on connaissait les dangers  
 parfois quelqu'un était attaqué, et mourait  
 on savait qu'on pouvait mourir, à tout instant  
 par une morsure.  
 Mais on n'avait pas peur.  
 Celui qui meurt, meurt, voilà.  
 On disait : si tu meurs....  
 Pas cette peur qui nous a pris plus tard, après  
 On n'avait pas peur, comme plus tard, avant la catastrophe  
 peur de l'argent, ou de perdre l'argent,  
 du vide, du noir, du creux en abîme  
 c'était tranquille, tu comprends, si tu savais comme c'était  
     tranquille

SUN HEE

et les femmes ?

TACK

Il faudrait que je demande à ma mère.

BAZOLO

Elle a changé de langue. Je ne la comprends plus.

*Elle parle en lingala, avec de grands gestes.*

*Elle se méfie. Maintenant elle se méfie.*

*Elle a peur qu'on l'entende, toi et moi, et moi en particulier.*

*Tu n'as pas vu ce regard qu'elle a lancé de notre côté ?*

*Pourquoi elle a changé de langue ?*

*Elle prépare un mauvais coup.*

*Elle veut le mettre avec elle, pour qu'ils nous attaquent.  
 Parce qu'il me reste des choses, moi, dans mon sac.  
 Je n'ai pas tout perdu, et elle le sait.  
 J'ai mes choses, mes objets, mes valeurs.  
 Et elle veut les prendre.  
 Méfie-toi, le Blanc, le Belge.  
 Peut-être qu'ils ont des armes.  
 Et même sans armes, ils connaissent des techniques.  
 Tu sais, eux, là-bas, ils ont des techniques pour tuer, d'un  
 coup, en silence, on ne s'aperçoit de rien.  
 Et ils ne vont pas te rater, tu peux me croire. Ils ont toute la  
 haine accumulée,  
 rentrée sous leurs manières très polies, très serviles,  
 et ils vont te sauter à la tête,  
 et à ma tête aussi,  
 sur moi aussi  
 ou bien au moins ils vont essayer, mais ils ne me  
 connaissent pas,  
 je ne suis pas une personne à me laisser assassiner dans  
 l'ombre pendant que je dors  
 et dévaliser de mon sac, et de toutes mes affaires, pendant  
 mon sommeil. Ça non.*

JOSEPH

*A-t-il commencé de parler alors qu'elle disait les  
 phrases ci-dessus ? Pas au début, en tout cas. En  
 cours de route ? Ou bien est-ce qu'elle continue  
 pendant qu'il parle, en inventant ses propres  
 paroles ?*

Ne rentre pas trop dans mon lieu, s'il te plaît.  
 J'ai organisé mon lieu, d'une certaine façon, j'aimerais bien  
 que cela se maintienne.  
 S'il te plaît, ne rentre pas trop. Tu prends trop de place, tu  
 me prends ma place.  
 C'est ma place, j'y tiens. C'est mon lit, et c'est mon espace.



J'ai fait mon lit avec beaucoup de soin. De manière générale, je suis attentif.

Bordélique quand il faut, mais soigné.

Et puis j'aime ma solitude, mon univers, souvent je m'enferme, là où personne ne peut me rejoindre, je réfléchis,

isolé, protégé,

entre mes parois

seul hôte de mes paysages.

Là, tu prends trop de place. Tu prends tes aises, tu ne te soucies pas de moi,

je vois bien, tu ne m' observes pas, tu ne fais pas attention, tu vis dans tes pensées, ta colère,

et ce que je pense, tu ne le vois pas, tu ne le regardes pas,

bien que tu t'avances sur ma couche, dans ma résidence,

dans le quadrilatère que j'ai soigneusement ménagé.

Tu touches mon tapis, mes feuilles,

mon tapis de feuilles, disposé avec scrupule

Maintenant je veux que tu t'éloignes.

Ça suffit. C'est trop.

Tu attrapes mes choses, tu poses les tiennes,

tu m'imposes ta sueur

Ici j'ai mes souvenirs, tu comprends,

le peu de souvenirs conservés ou restitués

Mes bouts de nourriture, que je garde

mes soins, tu ne comprends pas cela,

tu ne te soucies pas de cela,

si je manque mes soins, je suis en danger de mort, figure-toi

ça t'est égal,

tu ne t'en inquiètes pas le moins du monde

ce que tu fais, c'est t'installer, là, sur ma couche, me prendre

ma place

occuper ma cabane

venir me déloger du petit domaine de rien que je me suis  
refait  
alors que tu pourrais te placer n'importe où,  
ailleurs,  
ou bien chez toi, c'est incroyable  
fous-lui la paix, à ma cabane,  
ma hutte, ma demeure  
je veux que tu t'éloignes maintenant  
je veux de la distance, de l'écart  
je veux respirer, me sentir à l'aise  
dégage !

*À ce moment, Sun Hee s'enfuit en courant de la  
couche de Tack, et rejoint les deux autres. Elle  
crie.*

*Elle prend peur, et s'enfuit en criant.*

SUN HEE

Il est fou. C'est un vicieux profond. Au secours !

\*

## II, 3. CÉRÉMONIAL

SUN HEE

je l'accuse d'avoir voulu me violer.  
 Il est un parfait représentant de ces hommes pour qui les  
 femmes ne sont qu'une occasion de plaisir  
 ou de ce qu'ils appellent leur plaisir.  
 Car ce plaisir n'est fait que de viol  
 ne contient que le viol comme substance.  
 Ce qu'ils veulent, c'est nous voir asservies  
 subjuguées par leur prétendu plaisir  
 ils n'éprouvent rien d'autre que le plaisir de nous voir ainsi  
 esclaves de leur supposé plaisir  
 qui n'est que le plaisir de nous rendre esclaves  
 La preuve en est que, s'ils ont pris leur plaisir  
 ou ce qu'ils croient être leur plaisir  
 ils ne sont en rien satisfaits,  
 il leur faut autre chose,  
 alors ils cherchent à nous faire mal,  
 à faire du mal sur notre corps et aussi dans notre âme  
 pour s'en réjouir  
 Regardez ma peau  
 les marques, les cicatrices  
 voilà ce qu'ils appellent leur plaisir

BAZOLO

Ce n'est pas lui qui a fait ça ?

SUN HEE

Non, ce sont les autres, ses semblables.  
 Je l'ai vu s'approcher, comme ils approchent tous  
 je sais ce qu'ils voudront ensuite  
 au début, la comédie de la tendresse,  
 la gentillesse, la séduction  
 après, le plaisir seul, le plaisir brut  
 et à la fin les coups et les marques

et aussi la mort,  
 parce que si tu ne te défends pas,  
 en trouvant le moyen de les tuer, ou de fuir  
 c'est toi qui y passes  
 et tu seras morte bientôt  
 où croyez-vous que sont aujourd'hui mes pareilles, mes  
 compagnes  
 mes sœurs de misère  
 et de souffrance pour leur prétendu plaisir ?  
 Je les accuse, je t'accuse, Tack, de cette ignominie répétée,  
 que tu as choisi d'importer depuis le monde d'avant la  
 catastrophe  
 jusqu'à celui d'aujourd'hui, que nous voulions reconstruire  
 ensemble

*Pleurs, mêlés de cris.*

JOSEPH

je t'accuse, Tack, d'avoir voulu t'en prendre à moi dans  
 l'ombre de la nuit obscure,  
 car on sait bien que cette affaire de femmes n'est qu'un  
 prétexte,  
 que ce plaisir est vide  
 et qu'en fait il s'agit de t'en prendre à moi, pour accéder à la  
 source de toute la violence  
 qui a rendu irrespirable ce monde dont nous sommes issus  
 Que ta haine pour moi, ta fureur, ta méchanceté  
 sont bien la source du meurtre que tu concoctais dans la  
 nuit,  
 et que tu espérais perpétrer, après avoir éliminé mes sœurs  
 peut-être  
 mais dans le but final de te défaire de ma personne  
 parce que tu ne supportes pas de voir un mâle face à toi  
 entouré de ses sœurs  
 mais je suis ainsi, tu n'y peux rien  
 tu ne pourras pas m'empêcher de vivre à ma guise

avec mes sœurs,  
 je suis un homme bordé de sœurs depuis mon premier jour  
 ta haine ne saura pas m'en séparer  
 même la catastrophe n'y est pas parvenue  
 et me voici protégé par mes sœurs d'Afrique et d'Asie  
 contre ta passion de vengeance et de ressentiment.  
 Je t'accuse de vouloir faire resurgir la source de toutes les  
     guerres,  
 des meurtres d'hommes contre les hommes  
 des matchs, des pugilats, des duels  
 en t'en prenant à mes sœurs et à moi,  
 dans le seul but de m'éliminer pour demeurer avec elles  
 et les traiter alors comme ta possession, tes esclaves,  
 les jouets de ton plaisir.

#### BAZOLO

Je t'accuse, Tack, d'avoir voulu tromper Sun Hee, ta  
     cadette,  
 qui est à mes pieds ici et qui pleure  
 de t'avoir trop aimé et d'avoir fait confiance à tes  
     déclarations  
 Je t'incrimine de l'avoir trompée dans le seul but de  
     t'assujettir au grand empereur Blanc et de lui jurer  
     allégeance  
 afin de nous soumettre tous à sa domination blanche  
 et de t'établir, toi, petit empereur en ton royaume,  
 au nom du grand empire et pour ses intérêts  
 en te servant au passage  
 comme élite locale et de second rang,  
 afin d'affamer et d'assoiffer mon frère qui est ici, et ma  
     sœur souffrante  
 meurtrie par ta bassesse  
 et d'établir ton règne sous celui de la grande Tête,  
 pour nous subjuguier tous  
 sous la domination de ta supposée tendresse.

Ah, il était bien joué, le coup  
 de la douceur et de l'affection infinies  
 badigeon pour cacher tes intentions noires  
 au service de l'empire Blanc.  
 Petit empereur sur ta chaise,  
 porté par ses valets, je vois déjà les porteurs,  
 deux derrière, un et une par branche,  
 une devant, tenant les deux barres  
 avançant sous le joug de tes cris de tes fouets  
 le voilà, ton plaisir  
 nous mettre sous ta coupe,  
 sous ton sourire et ta bienveillance  
 pour t'établir en chef du Royaume  
 ça n'a pas marché, dommage pour toi, petite crevette de  
 Chine

SUN HEE

Il n'est pas Chinois !

BAZOLO

tu vas en être pour ta peine,  
 subir la pénitence que méritent ton infamie et ta  
 machination.

*Pendant le cérémonial, Tack ne les a pas regardés. Pas plus qu'il ne les regarde en disant ce qui vient. Plusieurs hypothèses : ou bien il n'a rien entendu (perçu, compris), ou bien il les ignore, ou bien maintenant il répond.*

TACK

Ce que je sens en moi, de façon si fréquente  
 permanente presque  
 c'est la montée d'une sève.  
 Une lave  
 qui me dissocie de moi-même et me réunit  
 me porte vers le printemps du monde

me transporte en lui  
 et je suis une part de la nature  
 qui s'enlève  
 se disperse et se rassemble  
 le mouvement d'une contraction du visage  
 dont vous n'avez pas su lire la clé,  
 la langue perdue  
 secret sourire  
 des arbres, des plantes  
 qui me fait couler, circuler dans les corps d'animaux  
 tous, insectes ou million d'éléphants  
 qui courent les savanes  
 en riant jusqu'aux oreilles.  
 Je suis dans l'éléphant  
 non plus devant lui, sur lui, mais dedans  
 comme dans le rhinocéros, le buffle  
 ou la vache  
 le chien maltraité  
 le lézard rapide

JOSEPH

Même le serpent ?

TACK

oui le serpent  
 je suis une part du serpent qui se frotte contre la terre  
 je le sens, le frottis de la terre  
 je sens la vie qui monte, ou qui rampe  
 je suis vivant, habité du Vivant  
 ou habitant, je me vois dans le bonheur des autres  
 leur paix, leurs rires,  
 leur douceur.  
 A ce titre, je ne suis pas sacrificable. Désolé.  
 On ne tuera pas la douceur qui circule avec le vent,  
 les infimes torrents d'eau si fraîche qui chutent des  
 montagnes

l'insolence des petits, le regard des ânes  
la ferveur des crapauds.  
Je monte dans vos corps  
qui vous rêvez en bourreaux  
sans autre corps que vos lames  
je suis dans vous,  
je vous habite  
je prie, presse vos diaphragmes et vous pleurez, pauvres,  
homme et femmes qui souffrez la misère  
et craignez votre future, montante  
votre érotique bonté.

*Pendant qu'il parle, la mise en scène inventera ce qu'elle voudra pour les autres : par exemple que tous trois ils tournent, autour de lui ou pas, en cérémonial de mise à mort. Ou autre chose.*

*Alors, ici, sans qu'on sache exactement pourquoi ni comment, quelque chose casse, et s'interrompt.*

*Voix : – Pourquoi ça s'arrête ? – Que se passe-t-il ? – Coupure ? Peut-on se renseigner ? – Ça tombe mal. – C'est toujours comme ça, les pannes. Ou au milieu du week-end, ou à la fin de l'acte II. Mais si, vérifiez...*

\*



### III. SOULEVER LA POLITIQUE ?

#### III, 1. POLITIQUE

[LES ACTEURS ET LES ACTRICES

- Là, il faut de la politique.
- Pourquoi « là » ?
- L'interruption est impraticable. On quitte le théâtre.  
Pour interrompre ce qui tombe sur la scène – le sacrifice,  
là, qui se prépare –,  
il faut de la politique.
- Je ne vois pas ce que la politique vient faire. C'est une  
coupure, c'est violent. Le changement est trop brusque.  
Des spectateurs vont sortir.
- La politique fait remonter. Le sacrifice est un vertige,  
la politique change le sens.
- Je te trouve optimiste
- avec la politique. Très élogieux.
- Il est vrai que, sans une intervention, disons, politique  
pour garder ce terme,  
l'arrêt du sacrifice devient miraculeux
- divin.

- Donc, pour éviter le Dieu qui descend, du ciel des machines, des machines du ciel,  
qui prend le bras des sacrifiants, le serre, le tient
- il faut de la politique.
- De la discussion.
- Je te trouve optimiste.
- Si tu discutes, tu ne sacrifies pas.
- Comment introduire une discussion, là ? En pleine descente ? Vous trouvez que le moment s’y prête ?

\*

- Dans le Mbongui, on discute. D’une façon particulière.
- Explique.
- Toi, par exemple, tu as un problème. Avec lui. Il sort avec ta sœur, tu n’acceptes pas. Tu penses qu’il a violé des règles.  
On va au Mbongui. Le village se rassemble. Les anciens attendent un litige.  
Tu prends la parole. Tu ne parles pas de lui.  
Tu racontes une histoire. Sur des animaux, des voyageurs célestes, des monstres.  
Tu poses ton problème. Tout le monde comprend que c’est toi, lui, et ta sœur. Mais tu ne le dis pas.
- Pourquoi ?
- Je ne sais pas. On ne le dit pas.

- Devant les autres, c'est trop violent ?
- Peut-être.
- Et après ?
- On trouve une solution.
- Avec les monstres ?
- Toujours.
- Sinon ?
- Les anciens se réunissent. Ils décident. Et ils viennent le dire.
- Toujours les animaux ?
- Toujours.

*Un temps.*

- Exactement ce qu'on fait.
- Comment ?
- La fiction.
- Quand on joue. Mais là, quand on parle ?
- Fiction que le public n'est pas là.

*Tous se tournent vers la salle, et regardent, dans le noir, un moment.*

- (*en président de séance*) Merci.  
La question était : comment introduire de la politique ?
- Je propose un changement.
- Tout reprendre au début ?
- Pas du tout. Où nous sommes.
- On écoute.
- Peut-être que la catastrophe n'a pas anéanti le monde. Au moins en partie. D'autres continuent à vivre. Ailleurs.  
Eux se sont trouvés, isolés, sur cette terre.  
Disons : après un naufrage. Une tempête.
- Sur une île ?
- Si on veut. Ils se sont crus seuls, sans plus personne, tous les autres ayant disparu. Mais, en fait, il en reste, tout de même beaucoup. Épars, sur les continents, d'autres mers, aux bouts extrêmes du domaine habitable et peut-être au-delà.
- S'ils n'en savent rien, qu'est-ce que ça change ?
- Peut-être qu'à un moment, ils le devinent. Le pressentent, ou le déduisent.
- Et alors ?
- Alors le problème enfle. Il s'agit de tout reconstruire. À grande échelle.

- Avec tous.
- Politiquement.
- On essaie.]

\*

### III, 2. DÉLIBÉRATION

*Tout reprend à la fin de la scène II, 3, juste avant l'interruption.*

JOSEPH

J'éprouve une gêne. Un empêchement.

TACK

Sous le bras droit ? Comme un poignet puissant qui serre ?

JOSEPH

Non. Dans la tête. Comme un dégoût amer qui monte.

SUN HEE

Moi aussi. La mort, j'en ai assez.  
On a eu la dose ! Il en faut encore ?

BAZOLO

Cependant,  
on sentait une montée d'énergie.

TACK

Indiscutable.

SUN HEE

C'est la chute. Cette densité, qui chauffe.  
Je la perçois depuis toujours.

TACK

Ne faudrait-il pas plutôt

un peu de politique ?

BAZOLO, *sidérée*

De politique ?

JOSEPH

Délibération, décision.

SUN HEE

Délibération... Je n'ai plus mon dictionnaire.

JOSEPH

On discute, on échange des arguments.  
Et puis on choisit.

SUN HEE

Ah...

BAZOLO

Pourquoi pas ?  
– mais quatre, pour la politique, c'est peu.

TACK

Quatre, nous ne le sommes  
peut-être pas. Qu'en sait-on, au bout du compte ? Parce que  
nous nous sommes retrouvés ici ? Sans voir personne ?  
Mais qu'en sait-on ?  
Il y a peut-être des vivants, partout. Comme nous, qui errent.  
Qui nous cherchent.

JOSEPH

Là ? Derrière les arbres ?

TACK

Ou ailleurs ! Partout ! Loin !

BAZOLO, *restrictive*

C'est une supposition...

TACK

Qu'il n'y ait personne, c'est une supposition aussi.

\*

SUN HEE, *intriguée*

Et alors ?

TACK

– on pourrait élargir.  
Faire délibérer, choisir aussi.

SUN HEE

Pas possible...

TACK

Pourquoi ?

SUN HEE

Il faut qu'on les retrouve. Trouver le contact.  
Et puis, le nombre...

JOSEPH

C'est vrai. Dans tous ces endroits ! Combien il en reste ?  
Personne ne sait. Peut-être des infinités, des foules.

SUN HEE

Les canaux, abîmés, les transports, en ruines...  
Et puis, décider, comment ? Le vote ?

*Ils rient, aux éclats.*

Des milliards de papiers...

BAZOLO

La politique, ce n'est pas ainsi.  
Quatre, c'est rien du tout, c'est ridicule.  
Et tout le monde partout à la fois dans tous les endroits et en  
même temps  
c'est ridicule aussi.  
Tu te rends compte ? Le bordel ?

TACK

Alors, comment ?

*Temps.*

SUN HEE

Je refuse qu'on reste au sacrifice.  
 Le sacrifice, sans moi. Je n'en peux plus, du sacrifice.  
 Sacrifiant ou victime, c'est non.  
 Qu'au moins la catastrophe ait servi à ça. Qu'on arrête.  
 On n'en peut plus. Des sacrifices, partout.  
 On tue les autres, on se tue soi même, pour de la fumée,  
 pour rien,  
 et même pour quelque chose, c'est pareil  
 toujours, sacrifice, sacrifice,  
 – c'est trop. Fini. On arrête.  
 Vous comprenez ? On arrête.  
 Moi, j'arrête. Faites ce que vous voulez.  
 Non, ne faites pas ce que vous voulez. Arrêtez.  
 Arrêtez ces fléaux.  
 Repensez à ce qui a eu lieu ! Tout de même !  
 Repensez-y ! Tu étais où ? On ne l'a pas dit, ça. Hein ?  
 Tu étais où ? Et toi ? Qu'est-ce qui s'est passé ?  
 Raconte ! Revis un peu ces instants. Instant après instant.  
 Raconte, décris. Tack, le bateau, raconte !

TACK

Arrête.

SUN HEE

Et toi, c'était où ? Qu'est-ce qui a eu lieu ? Ta famille ?  
 Elle était où, ta famille ? Comment ça s'est déroulé ?  
 Les instants ? Le moment ?

BAZOLO

Arrête.

Arrête ça, ma sœur. Arrête.

\*



JOSEPH, *tendu*

Pourquoi on ne pourrait pas ?  
Si nous ne sommes pas seuls...

BAZOLO

Et alors ?

JOSEPH, *secoué*

Les marchandises circulaient, partout  
l'argent, partout  
au même instant, la même seconde,

BAZOLO

la catastrophe ?

TACK

l'argent, l'argent ?

JOSEPH, *inquiétude et souffrance*

pas seulement  
la nourriture, envoyée partout,  
les légumes, les fruits,  
les secours, les soins,  
– c'était utile, n'est-ce pas ? il le fallait –  
et pourtant, au départ, tellement impossible  
les livres, et les idées  
– cela faisait du bien aussi, non ? tellement de bien –  
les infos, les nouvelles, les images,  
tout le monde sachant tout, au même moment, dans toutes  
les zones  
les maladies, le mauvais air, la chaleur,  
les fautes, que tu paies à l'autre bout du monde  
et les guerres, universelles  
Nord et Sud, Sud et Nord  
tout, tout, partagé partout, par tous,  
tout circulait, se rencontrait, tout en tout point, à chaque  
souffle,

*l'angoisse à la gorge :*

et la politique, non ?  
 Pourquoi on ne pourrait pas ?  
 La politique, il faudrait toujours la poursuivre dans le terrier,  
 indéfiniment ? Dans la caverne ?

BAZOLO

Quel terrier ?

JOSEPH

La famille ! Le voisinage !  
 Jamais de l'air, du ciel ?  
 La politique, toujours enchaînée ? Dans la Zone, dans le  
 Camp ?

*Temps.*

TACK

Tu négliges autre chose, Joseph.  
 Tu permets que je t'appelle Joseph ?  
 Maintenant...

JOSEPH

Mais oui. Ça me fait plaisir.

TACK

La politique diffère du reste.  
 Il y a *le pays*. Décider, c'est pour son pays.  
 C'est dans la tête.

JOSEPH

Je comprends. Très bien. Je suis pareil.

*Eh bien, ce n'est pas sûr\*.*

BAZOLO

Le pays, ça ne va pas toujours avec la politique.  
 Tu habites dans une ville. Disons, très grande.  
 Il faut décider. Tant de questions. Les transports.  
 Il faut décider, ça touche tout le monde :

---

\* Oui, c'est bien une « didascalie ».

les bus, d'où ils partent, où ils arrivent, combien de fois ils  
passent  
les rues, les sens uniques,  
les passages piétons pour les enfants

SUN HEE

et pour les vieux

TACK

et pour les autres, et pour tous

BAZOLO

le train

TACK

le prix des trains

BAZOLO

le nombre de trains, les horaires  
la place de l'aéroport

SUN HEE

le bruit, les gaz

BAZOLO

tout. Il faut discuter ? Avec tout le monde.  
ça intéresse tout le monde.  
Que tout le monde se réunisse, parle, vote.  
C'est de la politique ?

JOSEPH

Absolument.

*Bazolo regarde les autres, interrogative.*

TACK, *confirme*

On ne le faisait pas. On ne discutait pas, on ne votait pas.

BAZOLO

Pourquoi ? À cause des pays. On n'était pas du même pays.  
Certains venaient de chez toi, venaient de chez moi,

JOSEPH

et de chez moi aussi, quelques uns

BAZOLO

et on ne pouvait pas voter ensemble,

SUN HEE

parce qu'on n'était pas du même pays. C'est vrai.

BAZOLO

le pays empêche la politique.

JOSEPH

Pas toujours.

Dans la tête, c'est autrement.

Tack a raison, c'est dans la tête.

\*

TACK

Il faudrait une politique

– terrienne.

SUN HEE

Terrienne ?

JOSEPH

Planétaire ?

BAZOLO

Humaine ? Une politique de tous les humains ?

On est humains, on politique ?

SUN HEE

– Et les enfants ? Ils sont humains.

Ils politiquent ?

BAZOLO

À partir d'un certain âge. Selon le sujet.

TACK

Discussion : universelle !

*Surexcité, gourmand, enthousiaste*

Tu imagines le plaisir,  
d'avoir à convaincre un chef de tribu mongole

JOSEPH

les femmes d'un village bolivien...

BAZOLO, *devant l'obstacle*

un chef de gang à Kinshasa

SUN HEE, *pensive*

un Français...

TACK

tu ne sens pas l'ivresse ?  
Ne pas rouler que pour les proches,  
ne pas entendre que les cousins  
convaincre à distance maximale,

JOSEPH

ou, être convaincu

TACK

trouver le point qui raccorde, qui pense ensemble  
avec le chef de tribu mongole ?  
Discussion planétaire ! En Mongolie

BAZOLO

au Pérou

SUN HEE

En Érythrée

JOSEPH, *exalté*

En Aveyron !

*Moment de méditation.*

\*

SUN HEE, *moral très atteint*

On entend la rumeur.

Le monde dans un seul sac,  
tout pareil, pour tous,  
uniforme, balisé

BAZOLO

Et que c'est impossible, qu'on n'y arrivera pas.  
Que jamais ceux du monde entier,  
– même moins nombreux –  
ne se décideront ensemble, après s'être entendus

TACK

que si on décide, jamais le monde ne respectera la décision

SUN HEE

donc que l'idée, déjà mauvaise,  
est inapplicable,

JOSEPH

et ça sort d'où ?  
quatre isolés, sous leur bâche

BAZOLO

sur une scène

JOSEPH

quatre frappés de théâtre qui, seuls, refont le monde

[L'ACTRICE BAZOLO

en principe  
nous ne sommes pas des acteurs, mais quatre survivants de  
la catastrophe

L'ACTEUR JOSEPH

au point où on en est...  
on survit à une catastrophe aussi

L'ACTRICE SUN HEE

c'est pour elle qu'on est là,  
qu'on fait ce spectacle

L'ACTEUR JOSEPH

et en plus, c'est un spectacle !

la dévastation a tout emporté.

Le voilà, le ravage :

Nous vivons dans un spectacle. Le ravage, c'est le spectacle  
qui mange tout, absorbe tout  
nous pulvérise et nous évapore]

*Temps*

TACK

Pas sûr.

*Ils se tournent vers la salle.*

### III, 3. SOULÈVEMENT ?

[LES ACTEURS ET LES ACTRICES

– Trou noir, salut. Ici le théâtre explose.

*Le théâtre explose.*

Ici le théâtre s'évente. Ici le théâtre rêve son terme, le  
bout de sa plage. Il se porte à son extrémité, et œuvre à son  
surpassement.

*Ceci est un événement. Quelque chose arrive.*

Non que les murs s'écroulent : ils s'évaporent. Restent des  
humains, à peu près. Des vivants, aux formes fugaces. Si cela  
semble théâtre, oublions-le. C'est un fantôme. Une jonction : il  
s'agit de passer outre. L'affaire est de se demander comment

continuer, et si nous en sommes d'accord. Si nous voulons  
continuer, plutôt qu'en finir. Il faut à cela quelques  
résolutions qui secrètent la possibilité de vivre. Non pas  
seulement nous perpétuer, un peu encore, insister dans notre être.  
Vivre. Que nous soyons vieux, dans notre automne, ou que le  
siècle, ouvert, nous soit promis.

Entendez-vous, humains d'allure ? L'affaire est de récuser notre chute. Notre éboulement. Je voudrais vous en convaincre. C'est si difficile. Je ne suis pas certain d'être moi-même tout à fait convaincu. Tout me porte à consentir. Je glisse, je cède. Je descends, dans la pente d'éboulis qui roule et emporte, que vous sentez, comme moi, et qui parfois suscite un peu de jouissance formelle, une petite secousse. Or je voudrais tant traverser votre doute, et le mien, votre désabusement, et le mien, et tous ces arguments en rafales, pour rejoindre votre soulèvement ventral, votre insurrection, afin de prononcer de la voix sourde qui rumine par en dessous et s'obstine : allons, enfants, il faut continuer.

Je ne sais pas, certainement pas, si c'est possible.

\*

Alors resteraient des gens. Je propose que, tous, nous nous prononcions sur le devenir de l'espèce. À cette fin, j'appelle à nous réunir en assemblée, générale, de tous sur la terre, semblables et dissemblables, et à tenir séance, séance tenante. Ici même. C'est difficile. Dans ce lieu, nous tenons – mais le but est de grandir. D'élargir, à tous. Siéger, avec tous, toutes humaines et humains de partout. Allons ! Convoquez vos proches, au plus loin ! Bazolo, ta grand-mère, au village ! Sun Hee, les parents, à Gwangju ! Tack : à Ivry, à Vientiane ! Et mes tantes bourgeoises ! Et mes oncles curés ! Tous aux avions, tous aux berlines ! Tous au Théâtre ! Comédie de Genève ! Tous les Chinois ! La Bolivie, l'Iowa, l'Aquitaine ! La Gaspésie ! Le Mboasu ! On affrontera des problèmes de jauge : je suggère qu'on sursoie.

Or, là se tient l'hypothèse, nous ne continuerons pas sans un peu de politique. Rafraîchie, douchée, raboutée, repartie. Mais un peu de politique. Voyons comment nous y prendre. Voulez-vous que nous formions une assemblée, décidant que tous, partout, y ont leur part, et qu'il nous revient désormais d'inventer les moyens (décidément ils ne sont pas disponibles) de nous réunir en séance ? Il s'agit de *constitution*. Se considérer, zuns les



autres, et se dire : tiens, nous formons une assemblée. Transformer cette surprise en acte. Tels les députés du Tiers, jetés hors d'une salle, porte close, clés absentes, et constatant devant les serrures que l'avenir ne tient qu'à se réunir, ailleurs, n'importe, puisque l'assemblée n'est pas la salle, nul n'en possède les clés (ainsi en va-t-il du théâtre) et n'est rien d'autre que la considération qu'ils se font, zuns les autres, du fait d'être présents, et alors de se dire, nous voici. Convertissons le constat en un acte, formons l'assemblée de tous zumains de la planète, prononçant alors que c'est à nous que s'impute la possibilité de continuer, et enfin, tous amis de notre commune présence, tous nous considérant avec surprise pour dévisager nos anatomies et nos faces décidément imprévues, découvrant que tels nous sommes dans notre commune emprise : nous voilà, humains, nous voilà.

Que fait alors l'assemblée, ainsi tenante ? Nous quatre y avons pensé un peu. Nous ourdissons quelques hypothèses, à vous soumettre. Ouverture de la séance. Commencement !

– Préalable. Je demande, à titre temporaire, que la suite ait lieu en français. Choix discutable, qui sera revu.

– *(en coréen :) Nous proposons de parler français, pour l'instant. On pourra changer plus tard. Ici, ce soir, tout le monde comprend le français, c'est plus simple.*

– *(en laotien :) Nous allons parler français. Ensuite, il faudra traduire, pas seulement dans nos langues, dans beaucoup d'autres. Si nous décidons, tous ensemble, ce que nous voulons essayer.*

– *(en lingala :) Attention aux promesses ! Attention aux idées généreuses, vite perdues. Ne pas revenir à la langue*

*unique ! La langue, c'est le corps. La matière de l'âme. Ne pas oublier !*

\*

– Hypothèse 1. Fin du viol. Première résolution. Il s'agit de nous prononcer (toutes avec tous, partout, en tous lieux, pas étroitement sur ce site, mais ailleurs, en tous les parages) pour anéantir le viol. Tous viols, de toutes espèces, mais en premier le viol tatoué au fer sur des humains jeunes, souvent femmes, mais mâles aussi, contraints par la force, quelle que soit la force, de souffrir la jouissance d'aucuns qui les dominant et les assujettissent. Le viol est principe de toute violence. La violence commence comme viol. Donc, cette résolution invoque la fin des violences. *The end of violence*. Pour qu'elle s'ouvre, il faut le prononcé de tous, sans dérogations ni bornes. Que la complétude de la cosmohumanité politique, chargée de tous les passés, lestée de tous les entrains, se résolve ensemble, toute à soi et devant soi réunie, à détrôner le viol. Ce n'est pas rien ? Mais comment l'éluder ? Comment ne pas le voir, le viol, donc le combattre ? N'est-il pas de viol que caché ? Le viol à vue, de tous – non pas quelques uns, réunis en cagoules, mais tous –, tombe sans puissance. Donc lumière, partout, d'abord pour toutes, par toutes ! Honneur à toutes les violées ! Lumières sur les viols ! Pas étroitement, ici même, dans ce refuge, mais en chaque lieu, communément !

– Hypothèse 2. Fin des voitures. Endurera-t-on ces abominables carcasses, ces géants scarabées qui consomment nos villes et brûlent nos terres ? J'en demande pardon à ceux qui ont rejoint ce théâtre, ou ce qui fut un théâtre, à bord d'un de ces cercueils plus ou moins climatisés. Qu'est-ce qu'une voiture, compagnons et compagnes, sinon cette excroissance tubéreuse en quoi se tuméfie notre interne clôture, carnation de notre camisole, par obésité métallique ? Nous voilà incarcérés dans ces boîtes

rendues occultes par leurs vitres teintées de mal-être, fonçant vers la mort des autres, ou chacun la sienne, à moins que notre résiduelle prudence se précipite en radars, eux-mêmes clandestins ? Allons-nous indéfiniment gonfler de cette tumeur la surface bulbée de notre Terre, si chère, fraîche, généreuse, si donneuse, si lourde de boues bienfaisantes et ventilée de parfums, et surtout saturée de beautés si intenses ou infimes avant que notre industrie voiturrière vienne en déchiqueter le tissu ? Et s'il s'avère inadéquat d'abolir toute locomotion mécanique, il la faut partagée, prêtée, reçue, échangée, persévérante et solide comme ces vieilles turbines que rien ne casse, rétives à l'âge, jamais obsolescentes, amicales, d'autant mieux soignées que communes, et surtout économes ! Économes ! Comme le couteau à patates ! Mesurées, modestes, peu coûteuses, radines comme il faut, nos voitures de maintenant et d'avenir, nos véhicules !

– Résolution 3, elle préconise : fin de la viande. Humains carnés ! Abolissons la viande ! De la chair, du corps, des muscles et organes : mais plus, jamais, aucune viande ! Y a-t-il appel d'arguments ? Faut-il énumérer, encore, les bénéfiques sans nombre – donc inénumérables – de cette si impérieuse intimation ? Amitié envers les sols et les airs ! Brûlement d'énergie qui croule ! Exponentielles courbes de santé ! Équilibrage des zones du monde ! Et surtout, humains à claques, écoutez, écoutez-moi, écoutez-vous du fond de vos entrailles vivantes : terme mis aux ignobles douleurs de vivants, sentants, souffrants comme vous, nous, toi, moi, qui subissent le martyre carnassier. Comment protéger cette furie sanguinaire, sous laquelle même la corrida – la monstrueuse, la sinistre – pâlit comme délassément pour sens émoussés ? Représentez-vous ces masses rouges, parties si récemment vivantes de ces corps sublimes, mis en forme par la nature ouvrière, savante, artiste, de ces membres coureurs, anatomies souples ou pesantes, de ces grâces laitières, lainières. Avez-vous jamais observé la mystique

dans un regard de chèvre ? Supportez-vous l'extermination des poissons ? Les poissons !

*Descente.*

– J'ai peur qu'on ne puisse pas convaincre. Écarter les violeurs de la vie commune ? Commencer par là ? À peine ouverte, l'assemblée réclame des peines ? Condamne ? – C'est vrai. Commencer, cela demande un autre ton.

– Pense aux humains vieilliss : la voiture à soi signifie liberté, plaisir de vivre. Elle rassure, elle apaise. Veut-on stresser les vieux ? Et les invalides ? Et les urgences ? – Exact. Mauvais augure, pour le jugement universel.

– Il se trouve des parents qu'éliminer la viande terrasse de panique. Croissance osseuse, besoins nutritifs, vitalité infantile ! Les petits ! La Malnutrition ! – Cette crainte, on doit l'entendre. Pas d'assemblée sans entente. Il faudra en finir avec cette ânerie qui fait équivaloir la politique et la guerre. La politique fait cesser la guerre – si on veut bien d'une politique soulevée.

– L'obstacle n'est pas dans les opinions qui s'affrontent. Il faut des antithèses. Pas de discord, pas d'échanges – pas de choix. Mais quand le résultat touche des douleurs vitales (santé des enfants, liberté des vieux, exclusion d'entre les humains) l'adoption est remise en cause, bloquée. C'est le principe qui défaille.

– Donc : ou bien on force la passe, l'objection s'écrase sous le train aveugle. On dément le principe politique : confronter, comprendre. Revoilà qui fonce la motrice du désastre. Ou bien l'écoute, l'entente, l'écoute. Et le choix se paralyse.

Ainsi notre séance s'interroge. Notre élan, à peine levé, stoppe. Le convoi est en panne.

\*

– Tel, le point où nous sommes. Alors, l’assemblée, tout s’arrête ? Mise en carafe du processus, fin de l’histoire ? Soulèvement terrassé ? Encore un printemps, qui désormais hiberne ?

– Il nous est né une idée. Pas à nous-nous exactement. À nous-les-autres. Quatre, isolés dans un monde en éclipse, après le cataclysme, perdus au bord de leur terre vacante, se croyant seuls, se cherchant dans leur humanité re-naissante, quatre figurines de théâtre, que nous étions, que nous jouions à être. Or, il nous était clairement impossible d’appliquer, même de concevoir au bout, cette hypothèse, sur notre fragment d’île bâtie comme scène, planches mal assemblées formant plateau. Nous y étions inaptes. Des pionniers, il nous en fallait

d’autres. Humains, globalement, à peu près. Ouvrant l’œil (du souffleur), voilà que nous tombons sur vous que voilà, et par principe pas mal qui vous entourent, survivants ou vivants, ailleurs, outre cette petite île de théâtre où nous séjournions assemblés, et encore en un sens nous y sommes allons, loin, partout, de toutes parts. Occasion de la soumettre. Voulez-vous bien, humains d’ici ? Absents d’ailleurs ?

\*

Nous appelons au vote mondial.

(Inspiration ! Secours, mânes du théâtre ! Comment le dire, comment le faire entendre ? Ah, les mots ! Ces mots !)

*Silence.*

Je refais. Nous appelons au vote mondial. Terrien. Cosmique. L’Omnivote. L’absolu de la votation.

(Les mots ! Ces mots !)

\*

– On connaît.... Mondial, mondialité, mondialisation. *Global change, Global warming*. – Mais ça n’a jamais eu lieu. En aucune façon. On n’a jamais appelé tous les humains à voter, ensemble, sur quoi que ce soit. – Tout uniforme, un seul sac. C’est le capitalisme qui veut ça. Tous pareils, tous ensemble. Plus de terroirs, plus de pays. – Chiche. On vote l’échelle des salaires. Le capitalisme acquiesce ? – Du naïf, du simpliste. L’espéranto, dialecte mondial, devait s’imposer à tous, faire chuter Babel, unir les langues, et quoi ? – Je ne veux pas blesser les espérantistes dans la salle. Je respecte l’espéranto. De tout mon cœur. Le vote mondial est-il rien d’autre ? Rien de moins, mais rien de plus ?

– Les objections s’amoncellent. Nous appelons à la conjuration universelle, à l’anthroposcrutin, intégral. Or l’humain n’est-il pas dépassé ? Faut-il pas surmonter l’humain, l’excéder, le transir ? Vieille chose, dont la trace s’efface sur le sable ?

– L’universel ne couve-t-il pas une idée autoritaire, coloniale – au fond, raciste ? Invention de l’Europe dominatrice, pour sceller ses propres vues ? Voile du monde blanc, mâle, suprémaciste ?

– Quant au vote, pauvre vote, vieille misère, ne masque-t-il pas une farce ? Célèbre piège à cons ? Face visible d’une sombre planète dont la part obscure est scarifiée d’inégalités, de misère ? Comment espérer du scrutin, -tégral, la promesse d’un futur neuf ?

– Nous savons tout cela, nous le savons. Ces questions chaque jour nous déchirent. Et malgré tout, ces discours, leur justesse,

voyez-vous, ce n’est pas ainsi. Le vote planétaire est beaucoup plus simple. Il est un acte, pas une simple pensée. L’acte par lequel tous les proto-humains, en prévenance et amitié

à l'égard de toutes espèces qui les croisent, animales ou végétales, choisissent de se prononcer ensemble, partout, en quelque lieu qu'ils se trouvent, où qu'elles vivent, sur la vie qu'ils ont en dépôt, ce trésor à eux et elles confié. Le vote sans bornes est un oui. C'est pourquoi le seul inaugural possible est le vote sur le vote, le vote par lequel tous nous décidons de voter. Qui n'exclut personne. Pas même les solitaires. Qui s'institue, se soulève, décide de sa venue par le fait. L'acte pur. Vote pour le vote, comme on dit l'art pour l'art. Le reste viendra. Que l'humanité se choisisse, comme opération, comme votante. C'est notre seule issue, dans le chas d'aiguille du désastre. La grande, la puissante, l'opérante Constitution. Tout le reste faribole, tout le reste alibi. Seule préférence qui compte, parce que seule qui coûte : veux-tu, toi qui regardes, que tous les enfants d'humains, sans exception aucune, soient tes compagnons et compagnes, sur la route d'humanité ? L'humain n'est pas un socle, c'est un pont, c'est une flèche. Une force qui va, quelque chose qui suit son cours. La question dont toutes sont filles, est : acceptes-tu l'humanité entière comme nef, l'universel navire, avec pour compagnons de mer les fleurs et les bêtes ?

\*

– Dans les yeux l'abîme se creuse. Qui pour le faire ? Porter cette charge ? – Nous ? Acteurs, quatre, sur notre scène, notre île ? Soulever la politique, le monde avec elle ? – Même, suffira-t-il de nous tous, siégeant sur ces sièges, petit isolat genevois de théâtre, considérant le processus d'un œil ami mais circonspect ?

– comment suffirons-nous, penses-tu à l'instant même, même toi et nous réunis, comment pourriez-vous et pourrions-nous suffire à déclencher le vote mondial, de tous, pour tous, quelques uns que nous sommes, groupés dans cette salle par un événement, une hypothèse scénique ?

– Ok. Imaginons. Supposons. Hypothésons.

Figurons une frontière, quelle qu'elle soit, et où. Toute frontière, de toute forme. Quelque nature qu'en assume la limite.

On s'en approche. On s'y rejoint. On s'y colle.  
(Attention ! – de part et d'autre.) On s'y considère. On s'y touche.  
– Et on vote !

Des deux côtés ! D'un seul coup !

Vote sur le pont. Vote sur le fleuve. Entre les eaux territoriales,

à travers le barbelé. Sous le tunnel. Vote ! Ensemble !  
Simultané !

Lui ou elle sur l'autre versant, de l'autre part, là, juste au travers,

est mon concitoyen, ma payse. On vote, lui et elle, vous et moi. Uniment.

Sur toutes frontières. Montagnes, détroits. Murs, canaux.  
Rues.

Toutes, visibles ou invisibles.

De nation, de rang. De métier, de morale. De corps. Et de langue bien sûr. Ah ! Les mots !

Lui ou elle qui traîne dans la rue, les voit-on ?, là, sur un matelas pourri, avec les gamins sales, sur l'autre bord de cette frontière qui traverse ma ville, le cœur de ma zone :

mon concitoyen ! ma payse ! Lui ! Elle ! On vote ! Voilà la liste ! Et on dépouille ! Et on proclame ! À la frontière, au confin !

– posons que vous allez céder à votre cœur, à votre nature allez, dire oui,

au monde, tout près, là,

au pied de ma porte, petit morceau de ma planète

meurtrie, ensanglantée – libre !

mais très loin aussi, à l'autre bout de la Terre-Patrie !



– oui, Mongolie, Afghanistan, oui à mon concitoyen voteur de l'autre bout,

– sur le Macchu Picchu, les Rocheuses, au Kenya,

– dans le désert des bords d'Algérie, à Calcutta, Johannesburg,

– aux Fidji, en Iran !

*En lao :*

– à Ivry !

*En coréen, en lingala :*

– en Aveyron !

– oui à toi, mon compagnon ou ma compagne, inconnu ou nue comme Dieu sur la place, bienvenue ou nu à notre débat transcaucasien, transsaharien, transocéanique, oui à notre scrutin de quartier, de trottoir, stellaire

– Mais à cela, cette commotion herculéenne, froissement du temps, trombe d'époque,

comment suffirions-nous ? Vous et nous ? Mêmes emportés, exaltés, ivres de hauteur ?

nous, minuscule cortège ? Si peu ? Si maigres ?

\*

– C'est entendu. Encore un pas, peut-être. Encore un saut, encore un vol. Pour la deuxième fois de la soirée, on se change.

– Mais l'hypothèse est plus tempêteuse

– tout à l’heure vous vous êtes fictivement anéantis, décorporés pour laisser entrer la fiction

(vous l’avez fait n’est-ce pas ? Vous vous êtes supprimés, abolis par abstraction, pour laisser vivre la songerie scénique, respirer le plateau du rêve)

– voici qu’il est temps de nous charger de plus d’être au contraire, de nous accroître par conjecture, de nous augmenter ontologiquement

– de supposer notre transmue,

– effective

– pour nous changer, cette porte franchie, dès ce soir, dès la rue,

– en acteurs du vote mondial, du vote-frontière

– terrien, cosmique, omnitopique

– en tracteurs, apologètes

– missionnaires, néomanciens

– en pouvoirs, en vertus,

– agents de prolifération hypothétiques d’une idée, d’une manie, d’un transport de l’âme

– corps prochains supposés d’un avenir pas concevable

– en corps constituants présomptifs

– propagateurs d’une expérience, physique et morale, pensante et sensible, *que nous aurons vécue*

– ensemble, amants et amantes de l’affaire humaine

– leviers, biches du soulèvement de la politique, du cosmos, de nos fortunes,

– là, tout à l’heure, parieurs, joueurs mutins, mutins de soute

– éleveurs élevés, soulevants soulevés, agitateurs agités, porteurs et portés,

– là, devant ces portes, à l’orée de cette rue, témoins et agents, vivants en métastases,

– changés, greffés, répondant de la mue du monde, étincelle primordiale

– par quoi tout a commencé, souvenez-vous, ce soir, ici !

*Temps.*

\*

– Dieu, ou non Dieu, présence ou vide, futur sans forme, – que peut-il se passer ?

– Un instant ! Attendez ! On range, on se change, on arrive !



## ÉPILOGUE

*Ils mettent un peu d'ordre sur la scène. Acteurs et rôles, ensemble.*

TACK, *et son acteur*

Est-ce qu'on n'est pas trop positifs ?

SUN HEE, *de même*

Tu crois ?

TACK

l'humeur du temps est au vertige,  
au dégrisement, aux déconvenues  
présages noirs et idées sombres

BAZOLO, *id*

Ah non. C'était avant.

La catastrophe est passée. On l'a eue.

JOSEPH, *aussi*

La catastrophe nous est passée dessus, elle nous a  
recouverts,

Elle a creusé dedans, nous a traversés  
elle a glissé dans nos corps, nous l'avons sentie  
nous en avons reçu la vague, dedans et dehors  
sur la surface et dans les canaux

Elle a mouillé nos langues, nos humeurs, nos sécrétions.

Le temps n'est plus aux annonces.

Aux frayeurs, aux épouvantes.

Le désastre, nous l'avons vécu, non ?

Bu, dans nos vies, nos ventres ?

BAZOLO

Le temps n'est plus aux abris.

SUN HEE

Tu as raison. Le pire a eu lieu. Il a lieu.

TACK

Fin des prédications de l'abîme.

BAZOLO

Matin du jour d'après.

*Nodica (Pise) et Paris,  
juillet-août 2017*

## GÉNÉRIQUE DE LA CRÉATION

### *Soulever la politique (Hypothèse-théâtre)*

Création à la Comédie de Genève, 31 octobre-5 novembre 2017

Conception du spectacle : Stanislas Roquette et Denis Guénoun

Texte : Denis Guénoun

Mise en scène : Stanislas Roquette

Avec : Alvie Bitemo, Eunil Ko, Luangphinith Boun Sy, Stanislas Roquette

Scénographie : Camille Duchemin

Création graphique - vidéo : Nadia Nakhlé

Lumière : Geneviève Soubirou

Collaboration dramaturgique : Alexis Leprince

Travail physique : Chrystel Calvet

Une production déléguée Artépo (production-administration Alice Perot-Hodjis, développement-diffusion Anne-Sophie Dupoux)

Coproduction Comédie de Genève, Théâtre de Privas, avec le soutien du Théâtre National de Chaillot, du Théâtre de Suresnes-Jean Vilar et de la Maison des Métallos (Paris).

L'écriture du texte a fait l'objet d'une commande d'écriture de France-Culture (Fictions).

Cette création a été précédée par *Soulever la politique – Prologue*, lecture de textes de Victor Hugo, Jean Jaurès, Rosa Luxemburg et André Malraux, présentée au Panthéon (Paris) le 24 septembre 2017 avec Alvie Bitemo et Stanislas Roquette, direction Denis Guénoun, coproduction Artépo-Centre des Monuments Nationaux, avec le soutien du Théâtre National de Chaillot et du Théâtre de Suresnes-Jean Vilar.





## ***TABLE***

<b>Soulever la politique .....</b>	<b>1</b>
<b>Préface.....</b>	<b>5</b>
Rôles.....	11
Prologue.....	13
<b>I. Ce qui a été perdu.....</b>	<b>17</b>
I, 1. Tempête .....	17
I, 2. Ce qui a été perdu.....	24
I, 3. Avec Joseph.....	33
<b>II. Mauvais rêve.....</b>	<b>39</b>
II, 1. Nuit .....	39
II, 2. Mauvais rêve.....	41
II, 3. Cérémonial .....	51
<b>III. Soulever la politique ? .....</b>	<b>57</b>
III, 1. Politique .....	57
III, 2. Délibération.....	61
III, 3. Soulèvement ?.....	71
Épilogue .....	85
Générique de la création.....	87
<b>Table .....</b>	<b>89</b>